

est resté avec une réputation de sorcier fortement établie. Et le misérable escamoteur a continué à faire des dupes jusqu'à ce qu'il eut mit le comble à ses forfaits, par un meurtre atroce.

Les habitants de la campagne sont donc généreux quand ils paient pour se faire leurrer, ils le sont encore quand il s'agit de se procurer des futilités ou même des choses dangereuses; mais ils y regardent vingt fois, quand on leur propose de se procurer, aux prix de quelques chelins, des objets utiles et même nécessaires.

Voici, entre mille, une preuve que vous ne pourriez révoquer en doute, et qui démontre clairement la vérité de ce que je viens d'avancer :

Vous le savez, Monsieur le Rédacteur, et tous vos lecteurs qui ont des yeux pour voir, une intelligence pour comprendre, le savent aussi; la plupart des terres qui sont défrichées et ensemençées depuis plusieurs années, sont épuisées et même ruinées. Dans bien des cas, elles ne paient pas même la peine de ceux qui les cultivent. On s'épuise, on épuise ses bêtes de travail pour labourer et ensemençer une grande étendue de terrain, dans l'espoir de récolter au moins assez pour sa famille; mais vain espoir, et malgré toutes les circonstances favorables qui se réunissent pour activer la végétation, on est toujours trompé dans son attente.

Nos terres sont-elles frappées de malédiction et condamnées à ne plus produire que de pitoyables récoltes? Comment ne pas être persuadé du contraire, quand on voit des étrangers arriver pauvres, au milieu de nous, et faire fortune sur des terres qui ont ruiné leurs premiers propriétaires! Comment le croire quand nous voyons nos propres compatriotes instruits dans l'art agricole, rendre fertiles, en quelques années, des champs qui se refusaient à toute végétation!

Maintenant, je vous le demande, pourquoi tous les cultivateurs n'obtiennent-ils pas les mêmes résultats? c'est parce qu'ils sont cramponnés à une misérable routine, qu'ils ignorent les procédés qui pourraient les arracher à une ruine imminente, les méthodes qui seraient rapporter à leurs terres cent pour cent. Eh! bien, dans cet état de choses la prudence ne leur conseille-t-elle pas de prendre les avis de ceux qui ont étudié les meilleurs modes de culture, de ceux qui peuvent les éclairer, les guider? Est-ce ainsi qu'ils se conduisent? Non, non, ils préfèrent croupir dans leur ignorance. Mais si de vrais amis, touchés de leur aveuglement, de leur ignorance et de leur misère viennent audevant d'eux, consacrent leur temps à leur faire connaître les moyens de faire produire leurs terres abondamment; le simple bon sens, la raison la plus commune ne leur enseignent-ils pas à recevoir avec reconnaissance des enseignements qui peuvent changer leur pauvreté en richesse, et améliorer considérablement leur condition. Voilà, il semble, ce qui saute aux yeux des moins clairvoyants, et cependant c'est un mystère pour la plupart des cultivateurs! Cette vérité si élémentaire dépasse la portée de leur intelligence.

Vous allez sans doute réclamer, Monsieur le Rédacteur, vous allez me taxer de trop de sévérité. Eh! bien, niez, si vous le pouvez, ce qui va suivre, renversez mon argumentation. C'est vous-même qui allez me fournir mon argument le plus fort: Vous avez vu le peuple à l'œuvre, vous l'avez aperçu travaillant comme un esclave, arrosant ses champs de sueurs abondantes et ceci sans profit; vous avez mesuré du regard toute l'étendue de sa misère, et vous en avez été ému jusqu'au fond des entrailles. Aussitôt, n'écoutez que la voix de votre cœur, vous vous êtes dit: "Je veux arracher ce peuple à la routine, qui le conduit à la ruine; je veux lui apprendre à mieux diriger ses travaux, à ménager ses forces et ses moyens et à faire rendre à la terre des produits trois, quatre et cinq fois plus abondants que ceux qu'elle donne aujourd'hui; enfin, je veux rendre le cultivateur plus

riche avec moins de travail." Et aussitôt votre généreuse résolution a été mise à exécution. Vous avez pris la direction de la *Gazette des Campagnes*, vous avez fait un chaleureux appel à tous les cultivateurs, vous vous êtes efforcé de les réunir autour de vous. Vous leur avez d'abord clairement démontré la possibilité et la nécessité d'améliorer notre sol. Vous avez offert vos enseignements gratuits; en effet, le prix modique exigé pour chaque abonnement paie à peine le papier. Payer trois chelins dix-huit sous pour une feuille qui contient huit pages de matières, et qui paraît deux fois par mois, n'est-ce pas la recevoir pour rien! Tant de générosité de votre part devait naturellement vous porter à croire que tous les cultivateurs se rendraient, en toute hâte, à votre appel, et vous accorderaient les témoignages d'une sincère reconnaissance, que tous recevraient votre *Gazette* avec empressement, et en feraient le sujet de leur lecture journalière. Eh! bien, qu'est-il arrivé! Un nombre très limité a eu le courage de faire le faible sacrifice demandé. Pas même un sur cent n'a voulu lire ce qui était écrit dans ses intérêts! La plupart des cultivateurs n'a pas même eu la curiosité de s'enquérir des sujets que vous traitiez. On s'est contenté de dire: "Je n'ai pas d'argent; et d'ailleurs, nous en savons autant et plus que ces beaux messieurs, qui veulent nous en apprendre." Ils n'ont pas d'argent! Ils en savent assez long! honte à eux! Pitié pour les enfants de tels parents! Suivez-les dans leurs fêtes et vous verrez s'ils sont sincères.

Et le croiriez-vous, M. le Rédacteur, parmi ceux qui reçoivent la *Gazette des Campagnes* plusieurs ne l'ouvrent presque jamais ou n'en lisent que la partie la moins intéressante pour eux, la littérature. A ces savants, voyez-vous, il leur faut des *histoires*. Un jour je demandais à un cultivateur abonné à votre *Gazette*: "mais avez-vous observé tel conseil donné dans le dernier numéro de la *Gazette des Campagnes*, pourquoi ne le mettez-vous pas en pratique?" "Monsieur, me répondit-il, je n'ai pas vu cela, il y a longtemps que je ne l'ai pas lue, je n'ai pas le temps." "Mais, repris-je, le soir, les dimanches!" "C'est vrai, mais ça m'ennuie."

Allez maintenant fonder une gazette pour votre cher peuple! Allez lui sacrifier votre temps et vos veilles! Allez vous apitoyer sur son sort! Il mérite tout ce qu'il souffre, il est d'autant moins à plaindre qu'il se moque de ceux qui lui témoignent de la sympathie et qui se dévouent à ses intérêts! Ce n'est pas encore tout, voyez le dans toute sa laideur, et vous le comprendrez mieux. Les pasteurs dans la plupart des paroisses ont compris tout le bien que votre *Gazette* est appelée à faire; aussi, ils vous ont prêté leur appui même du haut de la chaire. Ils ont invité, pressé leurs paroissiens à encourager une publication fondée dans leurs intérêts. Comment leurs conseils ont-ils été accueillis? Un petit nombre d'hommes intelligents s'est montré docile à leur voix; mais le très grand nombre a récompensé leur zèle en proférant ces paroles impudentes qui dénotent une absence complète d'éducation: "Mr. le curé demande toujours de l'argent!" En entendant de telles sottises, retenez votre indignation si vous le pouvez!

Allez donc encore une fois vous dévouer exclusivement aux intérêts matériels du peuple, allez créer un journal uniquement pour lui. Ah! pauvre peuple! ton insouciance et ton aveuglement seront la cause que, dans un avenir prochain, tu seras forcé d'abandonner tes foyers, de renoncer aux joies de la patrie et de faire place à un peuple plus éclairé et plus intelligent! Si tu n'étais aveuglé par l'entêtement et l'ignorance, ne te porterais-tu pas en foule vers ceux qui te dévouent leur existence et ne donnerais-tu pas à un journal fondé pour toi, autant de lecteurs que tu renfermes d'individus! . . .

(A continuer.)